

UN JOUR DE 1954 CHEZ ANDRIC

Massimo Rizzante

Andrić n'est pas chez lui

Le 14 décembre 1954. Belgrade.

Ivo Andrić, écrivain célèbre depuis la publication, en 1945, de ses deux romans, *Le Pont sur la Drina* et *La Chronique de Travnik*, vit depuis 1940 dans son modeste appartement du 9, rue Przrenska, entouré par ses objets et ses tapis bosniaques transportés, grâce au fils de son premier instituteur Ljubomir Popović, de la ville de Vi egrad.

Il est cinq heures du matin. Assis à son bureau face à la fenêtre, il fume sa troisième cigarette. Il n'aime pas se réveiller si tôt. La nuit, toutefois, s'est mal passée, pleine de cauchemars et de culpabilité. Le jour précédent, il a décidé d'adhérer à la Ligue des communistes. Pendant la célébration, il a dû parler beaucoup. Ce qu'il n'aime pas. Maintenant, c'est le silence. Et dans le silence les souvenirs, comme des plantes grim-pantes, couvrent tous les murs du petit appartement.

Il se souvient de ses études universitaires à Zagreb, à Vienne, à Cracovie qu'il n'a pas terminées ; de ses voyages, « longs et pénibles », en tant que diplomate en Italie, en Espagne, au Portugal, en France, en Autriche, partout en Europe ; du 1^{er} avril 1939, lorsqu'il fut nommé ambassadeur yougoslave à Berlin ; de sa conversation avec Hitler, froide mais cordiale. Quelques mois plus tard, en septembre, l'Allemagne envahit la Pologne, déclenchant la Deuxième Guerre mondiale. Une année passe et il quitte Berlin avec le personnel de l'ambassade afin de s'installer à Constance, aux confins de la Suisse. Le 1^{er} juin, il revient à Belgrade où l'accueille la Gestapo. Il se souvient de son arrivée à la gare ;

du ciel bleu, déjà estival, sans nuages ; de sa tentative pour faire libérer ses collaborateurs qui finiront dans les Lager allemands...

Puis les premières lueurs du matin commencent à dessiner les contours de la ville et la plaque photographique des souvenirs tombe dans la nuit de l'oubli.

Il ne peut pas chercher dans son journal. Il n'en a jamais tenu. Par prudence ? Par méfiance, plutôt, envers les « déductions intéressantes » que les biographes apporteraient à son œuvre. Surtout pour sauvegarder « l'importante et grave fonction de l'oubli », indispensable à la survie de chaque homme, à sa santé psychique, à son activité spirituelle : l'oubli est la sagesse de la mémoire. De même que le silence est la sagesse de la parole.

Sauf que l'écrivain, assis à son bureau face à la fenêtre, se sent coupable pour tout ce qu'il a fait et tout ce qu'il n'a pas fait, surtout pendant ces journées de 1943, lorsque Belgrade était bombardée par les alliés anglo-américains et que lui, de la fenêtre de son petit appartement du 9, rue Przrenska, suivait du regard les avions qui, dans un ciel printanier couvert d'un grand nuage en forme d'éléphant, filaient vers la gare, cette même gare où, trois ans auparavant, ses collaborateurs de l'ambassade yougoslave à Berlin étaient partis vers leur dernier voyage.

Il était descendu dans la rue à la recherche de ses amis. Il les avait trouvés en bonne santé, mais aucun, caché derrière le masque de sa peur, ne l'avait reconnu... La peur nous sauve, mais ne voit rien qu'elle-même. C'est à ce moment-là qu'il avait compris que pour regarder les autres, pour les révéler dans toute leur plénitude, il fallait rester calme, immobile, cruel et innocent comme un serpent avant d'injecter son venin dans le cou de sa proie.

Il tire le rideau de la fenêtre, allume sa quatrième cigarette et écrit : « Tant que l'écrivain n'arrivera pas à éteindre sa vie et à dresser, entre le monde familier et lui-même, un rideau opaque et impénétrable, aucune chose, homme ou brindille, ne prendra vie ni forme sur le papier devant lui. »

Encore un peu inquiet, il pense aux événements de la journée précédente. Il relit le texte de sa présentation officielle à la Ligue des communistes écrite par son ami Aleksandar Vuco : « Andrić s'est comporté

correctement pendant l'occupation allemande en évitant non seulement la collaboration avec le régime mais aussi tout contact avec les nazis... » Ce que Vuco écrit n'est pas complètement vrai. Un très petit contact avec l'ennemi, un frisson tout au long du dos, il y avait eu...

C'était arrivé pendant une soirée au Théâtre national. Pour une fois, il avait cédé aux illusions de l'art. Une compagnie de Hambourg mettait en scène un drame de von Kleist remanié, d'ailleurs, par un Feldmarechal des SS, ancien professeur de littérature à l'Université de Linz, la ville la plus chère au Führer. La protagoniste, une jeune femme mince avec des seins délicatement prononcés et aux cheveux noirs et longs, lui avait lancé des regards pendant le spectacle. Andrić, assis au deuxième rang, n'avait pu les éviter. Il lui avait même, non sans un embarras enfantin, renvoyé un sourire.

Ce qui, en revanche, était réel, c'est qu'un jour de pluie d'une de ces années sans lumière, une délégation du ministère de la Culture avait sonné à la porte de son petit appartement pour lui faire signer un appel contre les communistes.

Assis, comme d'habitude, à son bureau face à la fenêtre, il lisait *Sumatra*, un poème de jeunesse de son ami Crnjanski, émigré à Londres. Il avait hésité un moment. Il craignait les emmerdeurs. Il savait que le monde l'accusait d'être un déserteur, un émigré dans son propre pays, un consul sans pouvoir, un moine, peut-être un misanthrope. Pourtant il se connaissait suffisamment bien pour avoir honte de son obsession pour tous les êtres humains, pour leurs gestes, leurs visages, leurs vêtements... Finalement, il s'était levé.

En ouvrant la porte, et avant que les deux employés du ministère ne soient arrivés à dire un mot, il avait compris la raison de leur visite. « M. Andrić n'est pas chez lui », avait-il affirmé. Le plus ventru lui avait répliqué : « Mais c'est vous M. Andrić ! » « Justement. Vous pouvez dire au ministre que M. Andrić a dit qu'il n'était pas chez lui. »

La lettre

En 1954, Andrić a publié un recueil de contes (*Nove pripovetke*), où se trouvent « Lettre de 1920 », et un court roman, *La Cour maudite* (*Prokleta avlija*).

Après avoir déjeuné dans la cuisine – deux œufs, du pain, un verre de vin rouge –, il revient à son bureau. Tout en buvant du café noir, il sort d'un tiroir la lettre de son ancien ami Max, ce document qui lui a inspiré le conte.

Max la lui avait envoyée de Paris, à la fin de la Première Guerre mondiale, une des périodes les plus difficiles de l'unification de la Yougoslavie. Comme il l'a écrit autrefois, Andrić sait que « l'écrivain doit écrire et conter, mais ne doit pas faire un récit de sa propre existence. Ceux qui le font, non seulement causent un tort à eux-mêmes et à leurs lecteurs, mais aussi à la vérité ». Toutefois, aujourd'hui il sent plus que jamais que cette « vérité » est tout entière faite de mensonges qui ne durent que l'espace d'un matin, et que ce matin, aussi lumineux soit-il, n'est là que pour exalter le besoin éternel qu'a l'homme de croire en ce qui n'est pas et ne peut pas être. C'est la seule « vérité » de l'art, une vérité métaphysique : il n'existe aucune situation humaine assez terrible pour que l'art n'arrive pas à lui donner un sens plus profond, métaphorique, enfin, consolateur.

C'est ce que son ami Max écrivait dans sa *vraie* lettre.

Il ajoutait que tous les hommes étaient naturellement poussés vers un « bonheur biologique ». Sauf que la Nature n'avait pas prévu ce besoin qu'a l'homme d'être toujours ailleurs ni son désir fou de trouver un bonheur non matériel. La Nature n'avait prévu ni la religion, ni l'art, ni la pensée, ni la folie, ni la haine. Pas même en Bosnie, bien sûr, où la haine entre l'Occident et l'Orient régnait depuis des siècles : « Le fossé qui sépare les différentes religions est parfois si grand que seule la haine arrive à le franchir. »

Max écrivait qu'un jour on franchirait la frontière de la reproductibilité technique de l'homme. À ce moment-là, ce même homme aurait réduit ses prétentions et en aurait terminé une fois pour toutes avec cette idée plus que millénaire qu'il était quelque chose de spécial. Une fois éliminée, grâce à la technique, toute différence entre les hommes et les animaux, aucune forme de discrimination ne survivrait parmi les êtres humains. Tous les êtres seraient qualifiés de « vivants ». Tous auraient droit à leur souffrance biologique et à leur bonheur biologique...

Andrić, en fumant une onzième cigarette, toujours assis à son bureau, le rideau tiré, la petite lampe allumée à côté de son exemplaire de *Nove pripovetke*, le doigt sur la page, lit à voix haute : « Il faudrait l'analyser et l'anéantir, cette haine spécifique de la Bosnie, comme une maladie dangereuse et profondément enracinée. Je suis convaincu que les scientifiques étrangers viendraient en Bosnie pour étudier la haine, comme ils étudient la lèpre, si la haine était un objet d'étude reconnu, autonome et classifiable. »

Sa lecture terminée, il se souvient d'un article récemment paru dans la presse internationale.

Desmond Morris, un célèbre éthologue anglais, a fait exposer dans un Institut d'art contemporain les tableaux de Congo et Betsy, deux chimpanzés, qui ont remporté un grand succès public et critique. « Il a découvert la biologie de l'art ! », s'exclame l'écrivain. Quelques années plus tard, en 1962, à l'âge de soixante-dix ans, après avoir reçu le prix Nobel des mains scrupuleuses et pâles du roi de Suède et la médaille de l'Ordre de la République yougoslave des mains rudes et engourdies du maréchal Tito, il découvrira que le célèbre éthologue a publié un livre portant ce titre, *La Biologie de l'art*, où il pourra lire : « Le singe et l'homme moderne ont presque le même intérêt pour la production de tableaux. On peut même affirmer que l'artiste moderne n'a pas beaucoup plus de raisons qu'un singe de peindre un tableau. » Donc, rien ne nous sépare des animaux. En vertu de quoi, affirmait encore l'éthologue anglais, « l'artiste-homme aurait-il plus de dignité que l'artiste-singe ? ».

Andrić, comme d'habitude, est insatisfait. Il se méfie des provocations brillantes, des jugements tranchés qui cherchent à attirer l'attention du lecteur (« Seule la comparaison doit être tranchante comme une lame de rasoir ») toujours distrait par les difficultés de la vie.

Qu'est-ce que cela signifie ? L'art a-t-il vendu son âme à la science ? Alors, mon ami Max avait-il raison lorsqu'il prophétisait, en niant toute aspiration métaphysique de l'homme, une étude scientifique de la haine bosniaque ? Pourtant nous sommes des singes que « chaque pas que nous faisons mène au tombeau » !

Après avoir allumé une nouvelle cigarette (il a perdu le compte), il se souvient de l'époque où il était enfant, à Vi egrad. Son maître Ljubomir Popović lui répétait souvent : « Il faut respecter tout le monde : les hommes, les animaux, les arbres. » Il garde une lettre de son maître Popović. Il la sort du tiroir – elle est placée à côté de celle de son ami Max – et cherche le passage que sa mémoire n'a retenu qu'en partie : « Le fossé qui sépare les différents hommes est parfois si grand que seul l'amour pour les autres êtres vivants arrive à le franchir. »

Être innocent ne suffit pas

Après un bref repos, Andrić a envie de relire quelques passages de son court roman qui vient de sortir en librairie, *La Cour maudite*. Italo Svevo l'a affirmé : pour un écrivain, rien, une fois achevé un grand travail, n'est si doux que relire ses propres mots. La fatigue, l'anxiété, les centaines de cigarettes fumées ont disparu. Ce pont invisible jeté au-dessus de l'inconnu qu'à chaque phrase il a dû bâtir tel un ingénieur méticuleux précisément afin qu'il reste invisible est terminé... Et si le temps, pour un écrivain, n'existe que pour qu'il puisse corriger ses fautes, même ce temps-là, maintenant, a pris fin.

Il commence à lire : « C'est de ces deux mois passés en prison à Stamboul que fra Pétrar parlait le plus souvent et de la façon la plus pittoresque »... Il s'arrête un instant. Il a mis dix-sept ans à l'écrire, ce court roman. On peut dire qu'il le connaît par cœur. Alors il continue à voix haute en fermant les yeux : « Il hachait son récit, le fragmentait, l'interrompait, comme le fait un homme gravement malade qui s'efforce de cacher à son interlocuteur ses souffrances physiques et ses pensées hantées par la mort toute proche »...

Oui, mon cher fra Pétrar raconte à son jeune ami moine sa captivité à Constantinople. Depuis lors, beaucoup de temps s'est écoulé, mais il ne faut pas oublier que, dans la tête de quelqu'un en train de mourir, tout est présent.

Dans la « cour maudite », fra Pétrar a rencontré toutes sortes de gens : Zaïm, le mythomane aux quatre métiers et aux onze femmes ; les deux marchands bulgares, comme lui, « de passage » ; Karagöz, le directeur de la prison, qui a fait construire sa maison à côté de l'institution

afin de surveiller soit les prisonniers soit les gardiens et pour qui tout homme est coupable car personne ne se retrouve par hasard dans la « cour maudite » : « S'il a franchi le seuil de cette cour, il n'est pas innocent. Il a commis une faute, ne serait-ce qu'en rêve » ; Haïm, le juif de Smyrne, qui connaît tout ce qui se passe dans chaque cellule de la prison et qui n'arrête pas de parler (« Je pourrais vivre sans pain, mais pas sans conversation »), qui est capable de rapporter des détails qu'il n'a jamais vus, d'imiter par sa voix tous ceux qu'il dit avoir connus : un gouverneur grec, un mendiant du désert, une matrone turque...

Ah, Haïm, c'est l'indiscrétion faite homme ! Le prince des emmerdeurs ! Le pape des farceurs ! Le grand vizir des bavards ! Pourtant, dans cette cour où tout est anonyme et où chaque homme se sent perdu et coupé de ses habitudes, Haïm est l'envoyé éternel sorti du puits du conte populaire : « Que saurions-nous des âmes et des pensées des autres et par conséquent de nous-mêmes... s'il n'y avait ces types d'individu avec leur besoin de raconter de vive voix ou par écrit ce qu'ils ont vu ou entendu et les aventures et les pensées qui s'y rattachent ? »

Qui serais-je, se demande Andrić, sans tous les Haïm que j'ai connus entre Rome et Byzance dans ma vie ? Un petit « je » assis à mon bureau, le rideau tiré, en train d'écrire ses mémoires, à savoir un fou qui se prend pour quelqu'un, tandis que la seule possibilité pour un individu de devenir universel est de se transformer en personne : un de ces conteurs inconnus qui peuplent les contrées passées et présentes de Smyrne ou de Sarajevo.

Le conte populaire d'Orient – il réfléchit alors que les premières ombres du soir tombent sur les toits enneigés de Belgrade – donnera, plus tard, naissance à la nouvelle en Occident, le conte sans véritable auteur, où ce que raconte fra Pétar est déjà le conte de Haïm qui raconte ce que d'autres gens, peu importe qu'ils soient réels ou imaginaires, lui ont raconté. Car il y a un très petit secret que j'ai appris des gens d'Orient et qui, peut-être, est le grand secret de toute nouvelle ou de tout roman en Occident : ces gens, même si on leur raconte des histoires invraisemblables, même si on les trompe sur le nom des personnages, sur leur âge et leur lieu de naissance, ne considèrent jamais que leur temps a été complètement perdu. Ils savent que « *même* ce qu'on *peut*

inventer sur le compte d'une personne » en dit parfois suffisamment long sur son existence la plus profonde...

Sans dire pour autant que ce que fra Pétrar raconte est parfait : ses « fragments ne s'enchaînaient pas toujours. Souvent en reprenant son récit, il répétait son histoire comme s'il avait perdu le sens du temps... Son récit pouvait s'interrompre, se poursuivre, se répéter, anticiper sur certains faits, remonter en arrière, se compléter une fois achevé, s'expliquer et se développer, sans égard pour le lieu, le temps ou le cours réel des événements ». La même chose se passe avec le conte de Haïm à propos du jeune prince Tchamil qui termine ses jours à la « cour maudite », innocent autant que dément pour s'être trop identifié à Djem, fils malheureux d'un sultan du xv^e siècle, qui, à cause d'un frère usurpateur, restera otage pendant des années de toutes les cours d'Occident et d'Orient. Ce que fra Pétrar en vient à apprendre aussi, par d'autres mots et à la première personne, du même Tchamil...

Tu vois, Ivo, tu l'as bien dit dans ce roman – il s'exclame un peu surpris : « Je ! – Mot lourd de sens qui, dans l'esprit des autres, sans que nous le voulions et sans que nous puissions rien y changer, nous fixe une place fatale et définitive, souvent loin en avant ou en arrière de ce que nous savons de nous-mêmes. Ce mot terrible qui, une fois prononcé, nous lie et nous identifie pour toujours à tout ce que nous avons pensé et dit... » C'est à cause de ce petit et « terrible » mot que le pauvre Tchamil est devenu fou : il a voulu occuper sa place « fatale et définitive » dans l'Histoire, alors que l'Histoire est le sultanat de la répétition : il y a eu et il y aura toujours un frère cadet perdant et un frère aîné cruel. Peut-être Karagöz, mon vieux directeur, avait-il raison : personne dans la « cour maudite » n'est innocent. Et s'il y en a un, celui-ci est condamné à ne jamais en sortir. Ce n'est pas qu'en dehors de la « cour maudite » tout ne soit pas aussi vain qu'à l'intérieur. Car ce qui est « diabolique » ici, c'est que tout homme est à jamais figé dans sa faute, cloué à son « je », à sa seule vérité « fatale et définitive ». Tandis que toute grandeur et toute sagesse de l'homme demeurent dans son effort renouvelé à vivre dans le présent où la seule loi qui compte est le mouvement, où toute vérité est toujours corrigée par une autre, où tous les Haïm donnent une version différente de ce qui se passe.

Il n'est guère facile de vivre avec ce tas de vérités qui nous sont données chaque jour et partout, avec cette dette qu'on accumule envers cette vérité « fatale et définitive » à laquelle nous aspirons et qui n'existe que dans nos rêves. Ce n'est pas facile, mais supporter cette dette jusqu'à notre lit de mort, comme le fait mon fra Pétar, est la seule façon de rester fidèle à l'imparfaite et incomplète condition humaine...

Ne vous inquiétez pas trop, mes chers lecteurs, pour l'avenir : dans une cellule voisine de la vôtre – prison, monastère ou simple maison de campagne –, il y aura toujours, comme à la fin de ce court roman, deux bons amis qui, se disputant à voix haute, feront l'inventaire de vos pauvres choses : « Continue ! Écris : scie en acier, petite, allemande. Une ! »

M. R.